
L'Homme libre.

L'HOMME LIBRE.

ÉPISEDE DE 1342.

L'armée du duc de Normandie s'élevait à quinze mille combattans de France, sous les bannières des comtes d'Alençon et de Blois, des ducs de Bourgogne et de Bourbon, du comte de Penthievre, de l'amiral don Louis d'Espagne, du comte d'Eu, le connétable, du comte de Guynes et du

vicomte de Rohan. Le Galois de la Baume, grand-maitre des arbalétriers, commandait le corps des archers, et Doria avait sous ses ordres trois mille Génois, que le roi de France avait donnés à son neveu Charles de Blois, en lui prescrivant de ne revenir au Louvre qu'avec la couronne de Bretagne sur le front.

Le duc de Normandie signala l'ouverture des hostilités contre le prince Jean de Montfort, par l'occupation militaire d'Ancenis, le siège de Chantoceaux, l'incendie et le pillage de Carquefou; cette dernière expédition fut un exploit des maréchaux de l'armée. Le lendemain, les coureurs s'étant avancés jusqu'aux barrières de Nantes, vinrent annoncer au duc de Normandie qu'une troupe de bourgeois, commandée par le sire Hervé de

Léon-Châteauneuf, était disposée pour le combat en dehors du faubourg Saint-Clément. Le duc fit aussitôt marcher en avant les Génois d'Othon Doria. Ensuite, mettant son armée en ordre et la formant en plusieurs *batailles*, il en confia une partie au comte Charles de Blois, qui passa la rivière au château de Thouaré, et vint se présenter aux barrières de Pirmil.

Cependant, les Génois d'Othon s'approchaient de la troupe du sire Hervé; ils marchaient serrés et en masse, le fer de la pertuisane en avant; les Bretons les attendaient la dague au poing.

Dès que les Génois furent à moitié portée d'arbalète, ils poussèrent tous ensemble des hurlemens affreux, auxquels se mêlaient par intervalle les cris de France et de Blois.

— Bretagne et Montfort! répondirent les Nantais, et en même temps ils se précipitèrent tête baissée sur les Génois, culbutèrent leurs premiers rangs, et forcèrent Doria à se replier sur l'*ost* du duc de Normandie. Trois jours de suite les Génois, soutenus par les archers, revinrent à la charge, et trois jours de suite ils furent repoussés; les Bretons d'Hervé s'étaient dit : « Nous ne reculerons pas. »

Cette courageuse résistance fut la cause d'un heureux changement dans l'esprit des assiégés. Les conséquences inévitables d'une guerre qui mettait de nouveau en présence Philippe de Valois et Edward d'Angleterre, cessèrent tout-à-coup d'effrayer les sages prévisions des marchands et des gens des petits-métiers; il ne fut question que de se défendre avec courage.

Le bruit s'étant répandu que le comte d'Alençon et le duc de Bourgogne avaient tourné le poste du sire de Léon-Château-neuf, et qu'ils suivaient la rive gauche de l'Erdre pour surprendre la ville, la population entière courut aux murailles. Dans un moment, Nantes fut hérissé de lances et de bannières ; mais les Français ne s'approchèrent point des remparts. Les milices des paroisses se disposaient à rentrer dans leurs quartiers, lorsque la *guate*, placée au clocher en bois de la cathédrale, aperçut un convoi qui se rendait au camp de l'ennemi. Elle en avertit les milices qui gardaient le rempart du côté de la porte Saint-Pierre.— Aussitôt, deux cents jeunes Nantais demandent au comte de Montfort la faveur d'enlever le convoi. Le comte leur donne la bannière de Bretagne, en leur disant : « Allez et faites bien ! » Les

deux cents Nantais entonnent l'hymne de guerre de Montfort l'Amaulry, sortent de la ville, chargent avec intrépidité les gens d'armes qui escortent le convoi, en tuent un grand nombre, mettent le reste en fuite, et se retirent en ordre, emmenant avec eux leur prise, qui se composait de quinze charrois chargés de blé.

La nouvelle de cette expédition hardie étant parvenue au camp du duc de Normandie, le cri d'alarme y retentit de toutes parts. Les malandrins de Louis d'Espagne accourent en foale pour reprendre le convoi. Le comte d'Alençon et le duc de Bourgogne se précipitent sur les pas de don Louis.

Les jeunes Nantais poursuivaient leur marche vers les murs de leur cité. Des cla-

meurs confuses et des cris de bannières, les avertissent tout à coup du danger qui les menace.

— Prions Dieu et monseigneur le baron Saint-Pierre pour le salut de nos âmes, dit le chef du convoi.

— Amen ! répondent les Nantais ; et ils s'arrêtent : c'était au pied du calvaire Saint-André.

La comtesse de Montfort, Jeanne de Flandre, vêtue de fer et couverte d'une casaque sans blason, était en ce moment avec ses pages et damoiseaux sur la tour de la porte Saint-Pierre. N'écoutant que son courage, elle se met à la tête des milices qui gardent les remparts du côté de la place des Lices, et court à l'ennemi. Mais elle ne peut arriver assez tôt pour

sauver les jeunes Nantais : ils sont tous égorgés sous ses yeux. « Ah ! Monsieur l'amiral, que vous êtes cruel ! » s'écrie Jeanne en brandissant son épée. Et se tournant du côté des milices : « Mes amis, leur dit-elle, voici vos frères ; allons les venger. » — « Oui , vengeance ! vengeance ! » répètent les milices, et les ennemis sont à l'instant pressés de toutes parts.

Jeanne attaque un groupe de malandrins qui entoure don Louis. Elle voudrait avoir à merci cet espagnol déloyal , qui aime tant à gorgiascr en devisant sur la prétendue bâtardise du comte de Montfort. Elle frappe d'estoc et de taille , la jeune femme, sans crainte pour son beau visage, et pour son corps couvert d'une simple armure de soudoyer. Mais les

Français, les Génois et les Espagnols débouchent avec tant d'impétuosité des issues du faubourg Saint-Clément et de la petite abbaye de Saint-André, qu'elle ne peut se frayer un passage.

— Par Sainte-Anne, dit-elle en s'adressant au porte-bannière de l'église Saint-Denis, ces coupe-jarrets sont plus pressés que mouches à miel dans une ruche.

— Par monseigneur Saint-Denis, répond le vassal des Réguaires, ils viennent à nous comme bétail à la boucherie. J'en abattraï, pour mon compte, autant que M. Samson tua de Philistins.

— A nous ce chevalier aux trois tourelles, dit Jeanne de Montfort ! en montrant don Louis.

— Par le scel de mon baptême, réplique

le porte-bannière, serait-il champion d'enfer que j'irais à sa rencontre ; et s'il ne porte signes d'enchantement sous sa cotte de maille, je lui ferai voir la couleur de son sang.

— Bretagne et Flandre-au-Lion ! lui dit à voix basse la comtesse de Montfort.

— Ah ! vaillante dame, s'écrie le vassal, oui, Bretagne et Saint-Denis ! et frappant avec plus d'adresse ou de bonheur que la comtesse Jeanne, il abat tout ce qu'il rencontre devant lui, et se fraie un étroit passage. Couvert de sang, portant haut sa bannière, il pénètre à travers les mandrins jusqu'au prince espagnol, et lui décharge un coup de hache. Don Louis évite l'arme du porte-bannière, et revenant sur lui la plommée au poing : « Ar-

rière, gallefretier, valet du rosaire! lui crie-t-il.

— Arrière toi-même, répond le Nantais. Et frappant de sa hache le champfrein du cheval de don Louis, l'animal se cabre en soufflant par les naseaux une écume mêlée de sang; et se renverse sur son cavalier.

— Bretagne et Saint-Denis! crie le porte-bannière.

— Bretagne à toujours! répond Jeanne de Flandre: Hola, gentil chevalier, poursuit-elle en aidant don Louis à se relever, remettez votre épée à ce brave Nantais, car vous êtes son prisonnier.

— Par Saint-Jacques! il n'en sera rien, réplique don Louis encore tout étourdi de sa chute, tes Bretons sonnent la retraite.

En effet, du côté du rempart on entendait retentir les cornets à bouquins; les milices se repliaient vers la porte Saint-Pierre; ce mouvement s'opérait d'après les ordres du sire de Léon.

Jeanne de Flandre, craignant de tomber au pouvoir de l'ennemi, se retire à l'aide de la paroisse Saint-Denis, et rentre dans la cité au milieu des flots de bourgeois qui se pressent, se heurtent, n'écoulant ni le cri de Bretagne, ni les cris de leurs bannières, et vociférant les mots d'alarme et de trahison. La comtesse de Montfort détache son heaume pour se faire reconnaître et cherche à rallier les milices; mais l'honneur du pays qu'elle invoque n'émeut plus le courage des Nantais. L'épouvante s'est jetée parmi le peuple, le peuple se croit trahi.

Au cimetière de la cathédrale, la foule se précipite dans les rues adjacentes, poussant des hurlemens affreux, mêlant aux cris du désespoir des accusations outrageantes pour Montfort.

Jeanne, voyant que ses efforts sont inutiles, revient à la tour Saint-Pierre, en fait baisser la herse et fermer la porte, puis remonte sur les remparts afin d'observer le mouvement de l'ennemi.

Le champ du combat était désert, silencieux comme le séjour de la mort. Quelques gens d'armes du duc de Bourgogne, acharnés à la poursuite des milices, s'étaient trop approchés de la ville, et avaient été tués par les arbalétriers des remparts. Cet échec et l'approche de la nuit avaient fait juger au duc de Bourgogne qu'il était prudent de sonner la retraite; en sorte

que du haut des murs de la cité, on apercevait les bannières de Bourgogne, d'Alençon et de Castille, qui s'éloignaient à travers les bouquets d'arbres et les maisons éparses de Saint-Clément.

Jeanne suivait des yeux cette retraite, et son cœur battait avec force contre sa poitrine; elle regrettait la victoire qu'on venait de lui arracher. Tout à coup elle se tourne brusquement vers les chevaliers qui se tiennent respectueusement à quelques pas d'elle, et apercevant le sire Amaury de Clisson, elle lui dit : « Baron, qui a fait sonner la retraite quand nous avions les Français à merci ? »

— Ma souveraine dame, répond Amaury, il s'est répandu à ce sujet tant de bruits, qui courent à l'encontre les uns

des autres, qu'on ne sait trop auquel s'arrêter.

— C'est bien à vous d'être discret, réplique la comtesse de Montfort; je n'en dirai pas moins que celui qui a fait sonner la retraite est *déloyal et foi mentie*. Il a mérité de voir ses armes brisées sur un échafaud, de s'entendre appeler traître par le dernier des Truands, et d'être porté à l'église, lié sur une claie, couvert d'un drap mortuaire comme un cadavre. C'est ainsi que l'on efface le caractère sacré de chevalerie.

Personne n'osa élever la voix en faveur du sire Hervé de Léon-Châteauneuf, seigneur de Noyon-sur-Andèle.

Jeanne poursuivit — Sire de Clisson, dit-elle en montrant le porte-bannière de Saint-Denis, celui-ci est un brave et digne

Breton; ayez-en soin. Il a le bras d'un homme d'armes et le cœur d'un chevalier; M. l'amiral de France le sait bien.

— Son cheval avait la tête dure, répartit Jacques; ma bonne hache est ébréchée.

— Voyez-vous, Messire, dit vivement la comtesse Jeanne, c'est comme notre beau cousin Robert de Bruz, roi d'Écosse, à la bataille de Bannockburn. « Au diable l'anglais! s'écria-t-il en jetant un coup-d'œil sur le chevalier Henri de Bohun, qu'il venait d'étendre roide mort à ses pieds, *j'ai gâté ma bonne hache d'armes.* » La comtesse se prit à rire, puis s'adressant de nouveau au porte-bannière : Quel est ton nom? lui dit-elle.

— Jacques.

— Après?

— Rien autre.

— Ton servage?

— Homme lige, plège de messire l'évêque de Nantes. Par ses bonnes grâces, porte-bannière de la paroisse Saint-Denis les jours de procession, et quand se publie le ban de *l'ost* et de *la harelle*. Vassal d'église, comme je dis, et sujet fidèle de monseigneur le duc de Bretagne.

— Tu as été hardi et loyal au combat, dit alors Jeanne de Flandre en mettant une pièce d'argent dans la main de Jacques, et la faisant sauter d'un coup de gantelet, elle ajoute : « Va, je te déclare homme libre, par Saint-Georges et Saint-Denis! »

— Noël! Noël! s'écrie le porte-bannière.

— Or ça, dit alors la comtesse en lui donnant à baiser sa main maillée de fer, souviens-toi que tu peux devenir chevalier.

— En attendant qu'il déploie bannière devant un escadron de lances, ou sur le donjon d'un château féodal, ajoute le sire Amaury de Clisson, je le prends à mon service ; qu'il soit un de mes *varlets*.

— Ainsi soit-il ! réplique Jacques ; vous êtes un brave sire.

— Et toi un brave champion, répartit Amaury en lui frappant sur l'épaule.

Les seigneurs qui entouraient la comtesse de Montfort se prirent à rire ; et depuis ce moment, le nom de *Champion* devint le chiffre de Jacques.

Vingt-deux ans plus tard, le jour de Saint-Michel-Montegargane, qui fut aussi le jour de la bataille d'Auray, Jacques, dit Champion, reçut l'accolade de chevalier, en récompense de ses loyaux services

sous la bannière très-redoutée des sires de Clisson. Son fils, élevé comme page au château de la Tour-Neuve, fut un des officiers les plus distingués de la cour de Jean V, duc de Bretagne. En 1480, Pierre Champion, chevalier, était seigneur chatelain de Cicé, dans la paroisse de Bruz-la-Guerche, au diocèse de Rennes. — En 1620, Gui Champion de Cicé fut élu évêque de Tréguier. — En 1642, le roi de France érigea en baronnie la terre et seigneurie de Cicé, en faveur de Charles Champion, conseiller au Parlement de Bretagne. A l'époque de la révolution de 1789, messire Pierre Champion de Cicé occupait le siège archiépiscopal de Bordeaux.

C'est ainsi que l'on devenait gentilhomme.

Vicomte de MARQUESSAC,

De l'Institut historique.